



# RAPPORT

Sur l'Excursion de la Société archéologique  
à CAYLUS et SAINT-ANTONIN

(5 OCTOBRE 1903)

PAR

M. CHAVANON

Membre de la Société archéologique

---

En me chargeant de faire le rapport sur cette journée — charmante à tous points de vue — notre vénéré président, M. le chanoine Pottier, a spécifié qu'il avait le désir de connaître les impressions ressenties par un homme habitué aux paysages et aux monuments du Nord de la France, en présence de paysages et de monuments du Sud-Ouest.

Ce sont ces impressions que je tâcherai donc de noter ici, plutôt que de faire un rapport détaillé et érudit. D'ailleurs je serais bien empêché de parler en connaisseur des monuments de la région que nous avons parcourue le 5 octobre.

J'ai constaté d'une façon générale que pour les dater, par exemple, mes souvenirs du Nord ne feraient que me tromper. A Caylus, à Saint-Antonin, j'ai cru, à plusieurs

reprises, me trouver en face de pierres sculptées plus anciennes qu'elles ne l'étaient en réalité. Il m'a paru que le pur style gothique, notamment, s'était pratiqué plus longtemps dans ces pays qu'au Nord de la Loire. Cela seul eût suffi à me mettre en garde contre des jugements que des documents certains contredisent.

Heureusement, parmi les soixante-dix personnes qui partaient avec nous de la gare de Villenouvelle, dès sept heures du matin, il y avait assez de gens informés des choses archéologiques pour m'instruire et me rectifier, et c'est confiant dans leur science comme dans leur amabilité confraternelle que je me suis embarqué pour « voir du nouveau. »

Nouveau d'abord pour moi, le paysage qui, dès les premiers villages traversés par le chemin de fer, le long des rives pittoresques de l'Aveyron, ravissait les yeux. Le temps, favorable à souhait, rendait plus agréable encore la vue de ces coteaux tourmentés et pierreux, surplombant la vallée d'une rivière claire, gracieuse, au cours capricieux, ménageant, au détour de ses nombreuses boucles, des surprises variées : ruines imposantes de vieux châteaux, donjons ébréchés mais disant éloquemment la puissance défensive des temps féodaux.

Bon préambule, ce trajet à travers de tels sites, à la visite de la curieuse cité de Saint-Antonin.

A l'arrivée dans cette ville, notre troupe grossit encore, M. le chanoine Pottier la guide à travers les rues étroites et montantes de ce bourg pittoresque dont un architecte fâcheux n'a pas essayé de rectifier le plan ni d'aligner les voies enchevêtrées les unes dans les autres. Plus heureusement encore, il ne s'est pas trouvé de vandale pour détruire les nombreux petits édifices, quelque endommagés qu'ils soient par le temps, où l'on trouve des restes du Moyen-Age. Aucun d'eux, en effet, n'a été construit à cette date,

puisque la ville a été à peu près détruite par un siège dès le XIV<sup>e</sup> siècle et de nouveau fort compromise par un autre au XVII<sup>e</sup> siècle. Mais dans les hôtels construits au XVI<sup>e</sup> siècle on a employé des matériaux sculptés pour de plus vieilles demeures disparues, et c'est ainsi que des pierres admirablement ouvragées en style gothique — voire roman — se rencontrent souvent dans les soubassements, aux façades, aux fûts géminés des fenêtres, aux chapiteaux de colonnes décoratives.

L'église, très moderne, et malgré quelques souvenirs mobiliers, n'offrit pas grand attrait pour les archéologues. Mais l'hôtel-de-ville a particulièrement retenu l'attention des visiteurs. C'est, en effet, la perle monumentale de Saint-Antonin, et plus d'un amateur du passé eût voulu pouvoir l'étudier à loisir. Le temps est mesuré et il faut voir un peu vite, mais les excellentes explications de M. le chanoine Pottier permettent de ne rien laisser échapper d'intéressant. On admire, comme il convient, cette vénérable maison commune, construite par les cadets de la maison de Toulouse au XII<sup>e</sup> siècle et remaniée au XV<sup>e</sup> siècle. Son rez-de-chaussée, sa galerie historiée et les assises de la tour sont pleins de révélations pour ceux qui désirent connaître le type de l'architecture civile, à cette époque, dans le Sud-Ouest. Pourquoi faut-il que Viollet-le-Duc, si heureux dans tant d'autres restaurations, ait ajouté à ce monument un si malencontreux beffroi, d'une fantaisie qui hurle d'être accolée à une telle pureté de style ancien? Un dernier coup d'œil aux groupes de personnages adossés aux élégantes colonnettes du premier étage, un regret aux faïences disparues de la façade, un arrêt à la halle et devant la croix de pierre à hampe surmontée d'un disque, et la troupe se rend à la maison de M. Vaissière, un ami de la Société. Chacun déchiffre avant d'y entrer l'inscription latine qui couvre le linteau de la

porte, et admire du haut en bas, soit dans l'escalier, soit dans les pièces, les boiseries, les ferronneries, les tableaux, les livres, les meubles, tout ce qu'un amateur éclairé y a réuni d'authentique et de curieux.

Un déjeuner excellent reconforte tout le monde à l'hôtel Albouy, et, la dernière bouchée à peine avalée, on monte dans les voitures qui doivent nous conduire à Caylus.

C'est là le principal but de la promenade, puisqu'on doit y inaugurer la plaque qui fera connaître aux générations à venir la maison où naquit le fameux explorateur Huc, missionnaire qui entra le premier à Lassa.

Mais avant d'aller entendre le récit éloquent, que fera tout à l'heure M. Saint-Yves, des voyages du P. Huc, et l'énumération de ses mérites, nous faisons, à travers la riante vallée de la Bonnette, entre Saint-Antonin et Caylus, une promenade qui ne le cède en rien, pour le pittoresque et l'agrément du paysage du premier trajet accompli le matin.

Le temps est clair, le soleil chaud, mais l'ombre des noyers de la route en diminue dans une grande partie du chemin l'ardeur presque estivale. Et l'on ne cesse de jouir du charme du chemin que pour admirer tout à coup, au coude de la route, Caylus, dont le donjon et le vieux clocher se dressent fièrement, protégeant les vieilles maisons contemporaines d'événements oubliés.

Le châtelain de Caylus, M. de Vesins, accompagnant la municipalité, accueille notre troupe avec courtoisie et bonté, et tout de suite on se rend à l'hôtel-de-ville où une assistance nombreuse se presse pour assister à la cérémonie qui doit précéder la pose de la plaque sur la maison du P. Huc.

M. le président Pottier ouvre la séance et signale la présence de deux missionnaires de Mongolie et du Thibet,

les RR. PP. Crabouillet et Aubajac, qui viennent assister à la glorification de leur illustre prédécesseur.

Il rappelle en quelques mots les titres du P. Huc aux honneurs qui lui sont rendus aujourd'hui, excuse la famille absente et M. Bonvalot; il remercie la municipalité, dont le chef exprime à son tour sa reconnaissance à la Société archéologique, au nom de la ville de Caylus, et donne la parole à M. Georges Saint-Yves.

On sait le talent de parole et la compétence spéciale en géographie de cet explorateur qui a visité l'Asie centrale. Il représente ici la Société de Géographie, et prononce un magnifique éloge du P. Huc, documenté et de forme littéraire parfaite. En voici l'analyse d'après un journal local :

Régis-Évariste Huc naquit à Caylus le 1<sup>er</sup> juin 1813.

Il fit ses études au petit séminaire de Toulouse, et, en 1837, appelé par une irrésistible vocation vers ces contrées lointaines qui éveillaient à la foi en lui les espérances du chrétien et les rêves de l'explorateur, il se rendait à Paris pour entrer dans la congrégation des Lazaristes. Après un noviciat de deux ans, il fut ordonné prêtre, au mois de février de l'année 1839, par Mgr de Quélen, archevêque de Paris, et, quelques jours plus tard, il s'embarquait au Havre, à destination de la Chine, sur le brick l'*Adhémarr*.

On n'avait pas alors ces puissants steamers qui vous transportent en quelques jours aux confins de l'ancien continent, le voyage était long et pénible; le jeune Huc mit près de six mois pour atteindre Macao, l'antique colonie portugaise sur le littoral chinois, la cité où vécut, souffrit et chanta l'illustre poète des *Lusiades*, Camoëns, barde et soldat.

Régis-Évariste Huc touchait le sol chinois, objet de tous ses désirs, précisément au moment où l'un de ses compatriotes, dont le souvenir est justement vénéré dans le Quercy, le P. Perboyre, l'arrosait de son sang.

Après un apprentissage de quelques mois à Macao, obligatoire pour tous les missionnaires qui devaient se familiariser avec les principes les plus élémentaires de la vie chinoise, si différente de

la nôtre, Huc fut désigné pour la mission de Si-Wan, tout à l'opposé de la Chine par rapport à Macao, au nord de Pékin, dans les régions presque désertes de la Mongolie. Il avait plus de 2,800 kilomètres à parcourir pour atteindre son poste, et de combien d'obstacles la route n'était-elle pas semée !

Dans une lettre à son frère, Donatien Huc, avocat à Toulouse, le missionnaire rend compte des difficultés du voyage : « J'ai dépensé, pour cette expédition, dit-il, quatre mois environ, beaucoup de sapèques, quelque peu l'épiderme de mes pieds, une partie de mon embonpoint et beaucoup de patience. Selon le calcul de mes humaines probabilités, j'aurais dû être plusieurs fois reconnu comme européen, arrêté, incarcéré, torturé, et puis, enfin, étranglé ; mais la Providence a veillé sur moi ; et quand Dieu garde quelqu'un, croyez-moi, il est bien gardé. » Naturellement, Huc passe par tous les modes de locomotion : « La partie nautique de mon voyage, écrit-il, a été la moins pénible et peut-être aussi la plus intéressante. J'ai navigué sur un grand nombre de rivières, sur un lac immense et sur deux des plus beaux fleuves qui soient au monde, le fleuve Bleu et le fleuve Jaune. Le *han-lou* (chemin de terre), est tout ce que l'on peut imaginer de plus détestable. Quelquefois, accroupi sur une misérable brouette, j'étais traîné par deux hommes qui s'arrêtaient à toutes les auberges, à tous les hangars qui bordaient le chemin : c'était pour fumer la pipe, pour boire le thé, pour causer un instant, pour avoir enfin le plaisir de s'arrêter.

« Une autre fois, j'étais véhiculé sur un énorme chariot, auquel se trouvaient attelés pêle-mêle des chevaux, des bœufs, des mulets et des ânes. Notre cocher était un petit sans-souci de Chinois, tout rebondi et d'une somnolence désespérante : il était continuellement endormi sur son siège, c'est-à-dire sur le brancard de la voiture. A tout instant j'étais obligé de le pousser du bout de ma longue pipe, et puis de le prier, avec politesse, de vouloir bien faire attention à sa mécanique, car je ne sais quel autre nom donner à son équipage. Cet intéressant cocher avait le sommeil si profond, que, plus d'une fois, il lui est arrivé de se laisser tomber et de rester endormi au milieu des chemins. Je descendais alors, j'allais l'éveiller tout doucement, et il retournait à son poste, moitié riant, moitié jurant contre son abominable métier, qui ne lui permettait pas de dormir tout à son aise. Outre les brouettes et les chariots, je me suis servi, durant ma route, de toutes espèces

de montures. Tantôt c'était un cheval bien rabougri et bien flegmatique, tantôt un mulet flâneur comme un avocat sans cause. Pendant quelques jours, je me suis vu à califourchon sur un petit âne gris : je soupçonne cet âne là de m'avoir reconnu comme Européen ; je ne pourrais autrement m'expliquer sa grande répugnance à me souffrir sur son dos. »

Enfin, malgré tous ces *impedimenta*, ces mille ennuis de la vie de l'explorateur et du missionnaire, le P. Huc arrive cependant au but de son voyage, à ce Si-Wan, si longtemps désiré, « gros village adossé au flanc d'une montagne et dont la population toute chrétienne peut s'élever à huit cents âmes. » Il devait y rester trois années.

En 1840, le Pape érigea la Mongolie en vicariat apostolique en faveur de Mgr Mouly. Celui-ci, voulant connaître l'étendue du territoire qui était confié à ses soins par le Souverain Pontife, chargea le P. Huc et l'un de ses collègues de la mission de Si-Wan, le P. Gabet, originaire du diocèse de Saint-Claude, où il naquit en 1808, du voyage d'exploration qui devait illustrer le nom des deux missionnaires.

Ils se mettaient en route le samedi 3 août 1844, accompagnés seulement d'un jeune lama du nom de Saindochiemba, que M. Gabet avait converti à la foi chrétienne. Ce n'est pas peu de chose que les préparatifs d'un aussi long voyage, et Huc les décrit avec cette « humour » qui caractérise toute sa relation de voyage et en fait le charme :

« Les uns, dit-il, travaillaient à la réparation de notre maison de voyage, ou pour parler plus clairement, les uns rapiéçaient une tente de grosse toile bleue, pendant que d'autres nous taillaient une bonne provision de clous de bois. Ici, on écurait un chaudron de cuivre jaune, ou consolidait un trépied disloqué ; ailleurs, on nous fabriquait des cordes, on rajustait les mille et une pièce des bâts de chameaux... Le mardi matin, il ne restait plus qu'à perforer les naseaux des chameaux et faire passer dans le trou une cheville qui devait en quelque façon servir de mors.

« Ce soin fut laissé à notre jeune lama. Les cris sauvages et perçants que poussaient nos pauvres dromadaires, pendant cette douloureuse opération, eurent bientôt rassemblé tous les chrétiens du village. En ce moment notre lama devint exclusivement le héros de l'expédition. La foule était rangée en cercle autour de lui. Chacun voulant voir comment, en tirant par petits coups la corde qui était

attachée à la cheville enclavée dans le nez des chameaux, il savait les faire obéir et les faire accroupir à volonté.

« Quand tout fut prêt, nous bûmes une tasse de thé et nous nous rendîmes à la chapelle. Les chrétiens chantèrent les prières du départ; nous reçûmes leurs adieux mêlés de larmes et nous nous mîmes en route. »

Sandadchiemba, gravement placé sur un mulet noir de taille rabougrie, ouvrait la marche en traînant après lui deux chameaux chargés de bagages, puis suivaient les deux missionnaires, MM. Gabet et Huc, le premier, monté sur une grande chamelle, l'autre sur un cheval blanc.

C'est une partie encore pas complètement explorée des confins de la Mandchourie et de la Mongolie que traversent les deux missionnaires. Il est facile de reconstituer sur les cartes russes leur itinéraire, ce qui prouve bien l'exactitude des renseignements que nous donne Huc et de ses descriptions. Nous retrouvons avec le même nom mongol la Chara-Mouren, cours d'eau tribulaire du Petchili, dont il domine la vallée du haut des montagnes qu'il franchit pour atteindre Dolon-Nor, montagnes qui se rattachent au système des Khingan, et à Dolon-Nor, ville relativement importante de la Mongolie, il rejoint l'itinéraire du grand explorateur russe Pyevalski, lors de son premier voyage, celui de 1871.

En décrivant Dolon-Nor, qu'il appelle Tolon-Nor, Huc fait une amusante et pittoresque description de la vie dans les auberges chinoises :

« Le chef d'hôtellerie vient, selon l'usage, nous remettre un cadenas; après avoir cadenassé la porte de notre chambre, nous allâmes, sans perdre de temps, dîner en ville, car nous étions affamés. Nous ne fûmes pas longtemps à découvrir un drapeau triangulaire, flottant devant une maison. C'était un restaurant. Nous y entrâmes, et un long corridor nous conduisit dans une salle spacieuse où étaient distribuées avec ordre et symétrie de nombreuses petites tables. Nous nous assîmes et aussitôt on vint placer une théière devant chacun de nous; c'est le prélude obligé de tous les repas. Il faut boire beaucoup, et boire toujours bouillant, avant de prendre la moindre chose. Pendant qu'on est ainsi occupé à se gonfler de thé, on reçoit la visite de l'intendant de la table; c'est ordinairement un personnage aux manières élégantes et doué d'une prodigieuse volubilité de langue; il connaît du reste tous les pays et les affaires de tout le monde. Il finit



cependant par vous demander l'ordre du service; à mesure qu'on énonce les plats qu'on désire, il en répète les noms en chantant, afin de l'annoncer au *gouverneur de la marmite*. On est servi avec une admirable promptitude; mais avant de commencer le repas, l'étiquette exige qu'on se lève et qu'on aille inviter à la ronde tous les convives qui se trouvent dans la salle : « Venez, « venez tous ensemble, leur crie-t-on en les conviant du geste, « venez boire un petit verre de vin et manger un peu de riz! « — Merci, merci! répond l'assemblée, venez plutôt vous asseoir « à notre table, c'est nous qui vous invitons. » Après cette formule cérémonieuse, on a manifesté son honneur, comme on dit dans le pays, et on peut prendre son repas en homme de qualité. Aussitôt qu'on se lève pour partir, l'*intendant de la table* paraît; pendant qu'on traverse la salle, il chante de nouveau la nomenclature des mets qu'on a demandés, et termine en proclamant la dépense totale d'une voix haute et intelligible. On passe ensuite au bureau et on verse à la caisse la somme désignée. »

De Dolon-Nor, Huc et Gabet gagnent un autre grand marché de la Mongolie, Khoukhou-Koto, la ville bleue.

Et M. Saint-Yves nous fait suivre ainsi, pas à pas, l'itinéraire des deux missionnaires jusqu'à Lhassa, la cité mystérieuse du Thibet, la métropole religieuse du bouddhisme; il compare les indications de Huc avec celles des explorateurs russes, et montre comment il est impossible de douter de la véracité du récit du Lazariste. Par d'autres citations identiques à celles que nous avons reproduites ci-dessus, il met en saillie la bonne humeur, la verve, le sentiment du pittoresque qui caractérisent l'ouvrage dans lequel M. Huc a raconté son voyage.

En terminant, M. Saint-Yves expose quelle a été, dans ses grandes lignes, l'œuvre géographique des missionnaires en Asie et en Afrique, et quelle place d'honneur occupe, au point de vue de l'exploration dans cette vaillante phalange, Huc, un prédécesseur des Bonvalot, des Pyevalski, des Obroutcheff, des Martin et des Sven-Hedin.

M. Saint-Yves termine en insistant sur la reconnaissance due aux missionnaires par la science géographique. Et il tire de leurs exemple une grande leçon pour la jeunesse

contemporaine. Il supplie les mères de ne pas dorloter leurs enfants et de les encourager à courir le monde pour se former à la lutte nécessaire et se rendre un compte exact des besoins de leur pays, en apprenant ce qui se passe ailleurs. Il veut que la France sache garder sa place parmi les nations, et marche toujours en avant avec, pour devise, la fière maxime ancienne : « *Sta!* debout! »

Cette péroraison, de superbe envolée, est couverte d'applaudissements.

Puis M. le chanoine Calhiat lit une poésie pleine d'émotion, sur les vertus du missionnaire et l'enseignement moral qu'il faut tirer de l'histoire de sa vie :

#### AUX HABITANTS DE CAYLUS,

HOMMAGE A LA MEMOIRE DU PÈRE HUC, LEUR COMPARIOTE,

#### I

Quand un petit enfant voit passer dans la rue  
 Notre drapeau français, paré pour la revue,  
 Et porté par la main vaillante d'un soldat  
 Jaloux autant que fier de son noble mandat,  
 Il s'étonne, il regarde, il demande : « Grand-père,  
 « Cette étoffe flottante est sans doute un mystère...  
 « Pourquoi faut-il qu'elle ait une triple couleur?  
 « Quel est ce beau symbole, et d'où vient sa valeur? »  
 Et le grand-père, ému, dit que cette bannière  
 Recouverte de sang, de poudre et de poussière,  
 Représente à nos yeux la *patrie* et l'*honneur*.

L'enfant est à moitié satisfait. Son bonheur  
 Sera complet plus tard quand il pourra défendre  
 Ce qu'ainsi, d'une bouche auguste, il vient d'apprendre!

A partir de ce jour, les enfants du pays  
 S'arrêteront devant une pierre, éblouis,

Pour poser aux vieillards des questions pareilles,  
Et les vieillards, ravis, leur diront les merveilles  
Que nous sommes venus consacrer en ce jour...  
Ils leur raconteront celui qui, tour à tour,  
Explorateur, savant, littérateur, apôtre,  
Poursuivit un grand rêve : — il n'en eut jamais d'autre —  
« Étendre sous le ciel le royaume de Dieu!... »  
Tout jeune, enfant de chœur, lévite du Saint-Lieu,  
Il voulut convertir les peuplades barbares...  
La Chine, le Thibet, les régions tartares  
L'aimaient... et voilà — dût-il être martyr —  
Qu'on le vit s'exiler de la France, et partir,  
N'emportant avec lui que son Christ et sa plume!  
Il faut avoir placé sur une rude enclume  
Un cœur déjà trempé dans le fer ou l'acier,  
Pour oser embrasser ce terrible métier :  
Sacrifier parents, amis, foyer, patrie,  
Pour aller baptiser là-bas... l'idôlatrie!

Malgré tout, le Père Huc affronta ce labeur...  
S'il l'accomplit avec une héroïque ardeur,  
Vous le savez, vous tous qui connaissez son livre...  
Comme dans ses récits, sa belle âme se livre,  
Pour conter ses exploits, ses succès, ses revers!  
Sa vie est un poème; on l'écrirait en vers  
Qu'elle ne serait pas, pour nous, plus palpitante.  
Je vois encor, je vois mon âme haletante,  
Lorsque, séminariste, à l'heure des repas,  
J'écoutais, attendri, ses glorieux combats;  
Car, il faut le savoir, c'était au réfectoire  
Qu'on nous lisait alors sa dramatique histoire.

Je suivais le héros dans ses mille travaux...  
Je le voyais courir à travers monts et vaux,  
Portant sur lui, pendue à sa pauvre ceinture  
A l'instar des Voyants dans la Sainte-Écriture,  
L'écritoire où flottaient sa plume et ses crayons,  
Ruisselant de sueur, mais nimbé de rayons,  
Comme au temps d'Israël les antiques prophètes!

Je ne suis pas surpris qu'il ait fait des conquêtes  
 Parmi mes compagnons, cet apôtre écrivain !  
 Ah ! certes, non, messieurs, ce ne fut pas en vain  
 Que quelques-uns d'entre eux lurent son beau voyage ;  
 J'en sais qui sont partis, imitant son courage,  
 Qui des pays lointains ne sont pas revenus,  
 Et que la Chine, hélas ! ne nous a pas rendus !

Le Père avait semé la graine du martyre,  
 Et fait naître la soif d'un noble et saint délire.  
 Or, son nom, par la gloire autrefois ennobli,  
 Restait voué, ce semble, aux limbes de l'oubli,  
 Et nous avons voulu réparer cet outrage !

## II

Habitants de Caylus, ce marbre est notre ouvrage.  
 Vous avez là, gravé, désormais sous vos yeux,  
 Un nom qui fut béni de la terre et des cieux.  
 Là, vos enfants auront une leçon de choses ;  
 Ils y verront la *gloire*, en ses métamorphoses,  
 Prenant, pour le sacrer, le grand homme au berceau,  
 Le menant par la main, le marquant de son sceau,  
 Dès qu'il reçoit au front l'eau sainte du baptême,  
 Et lui donnant enfin l'auréole suprême,  
 Quand il franchit le seuil des portes de la mort !  
 Car, dans la vie, il faut passer à l'autre bord,  
 Pour avoir droit au prix que la Gloire nous donne.  
 Mince est parfois le prix, modeste est la couronne ;  
 — Vous en avez la preuve, ici-même, en ce jour ; —  
 Mais l'honneur le plus grand n'est-il pas dans l'amour  
 Qu'une ville témoigne aux fils qu'elle a vu naître ?  
 Et, certes, l'on est grand, et célèbre on peut l'être  
 Sans avoir de statue au cœur d'un carrefour,  
 Des chants de farandole et des bruits de tambour !

Donc, apprenez le nom du Père Huc à l'enfance !  
 Ce nom honore ensemble et l'Église et la France,  
 Et nous sommes venus l'enguirlander, ce soir,  
 Pour payer un tribut... pour remplir un devoir.

C'est fait ! Vous qui lirez ce nom sur une porte,  
Sachez qu'il vous rappelle une âme grande et forte !  
En le voyant, portez votre main au chapeau.  
C'est plus qu'un souvenir pour vous...

*C'est un drapeau!!!*

M. le comte de Vesins prend le dernier la parole. Dans un langage clair et élégant, il remercie, comme enfant de Caylus, M. Saint-Yves de son beau discours, et la Société de sa louable initiative. Il espère que la célébrité du P. Huc rejaillira sur Caylus, et que ses vertus lui serviront d'exemple.

La séance est levée et l'on se rend à la maison natale du P. Huc, aujourd'hui possédée par M. le docteur Peujade.

Par les soins de la Société, une plaque de marbre rappelant la naissance du P. Huc a été placée sur la façade. On y lit :

†

Le 1<sup>er</sup> juin 1813 est né dans cette maison  
RÉGIS-ÉVARISTE HUC  
Missionnaire Lazariste, explorateur  
de la Mongolie et du Thibet;  
Premier étranger qui ait pu pénétrer à Lhasa;  
Mort le 25 mars 1860

Un groupe de chanteurs et de chanteuses, dirigés par M. l'abbé Izalier, et installés sur la terrasse de la maison Peujade, interprètent le chœur de *Joseph*, de Méhul, et *Les Paysans*. M. le président de la Société archéologique fait solennellement la remise de la plaque à M. le maire de Caylus, qui remercie au nom de la cité, et l'assistance se disperse.

Tout en se rendant au château de Vesins, où M. le comte de Vesins a invité gracieusement les membres de la Société à prendre un lunch, ceux-ci s'arrêtent devant les vieilles maisons de Caylus.

Mais la visite du château les émerveille absolument, L'intelligent propriétaire a restauré — reconstruit plutôt — l'antique et forte demeure avec le goût le plus irréprochable. Elle est pleine des plus glorieux et des plus artistiques souvenirs provenant de la famille Oudinot. M<sup>me</sup> la marquise douairière de Vesins est la fille du célèbre maréchal. Malgré son grand âge, cette « exquise grande dame » assiste ses enfants dans la réception de la Société archéologique, sur une terrasse verte dominant le pays et d'où l'on a la plus jolie vue.

Le lunch joyeusement dégusté, un poète, M. Sémézies, lit, à M<sup>me</sup> la marquise de Vesins, des vers émus et enthousiastes ; M. le Président lui adresse les plus dignes compliments et les respectueux remerciements des convives.

La caravane remonte en voiture et reprend, charmée, le chemin de la gare.

Le retour, à la tombée de la nuit, n'est pas moins poétique que la venue en plein soleil, et le plaisir éprouvé à voir et à entendre tant de belles choses anime les conversations des excursionnistes, heureux d'emporter si bon souvenir d'une journée parfaite de tous points.

